A la vesprée

Autor(en): **Berthoud, Eric**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **83 (1980)**

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684643

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

A la vesprée

par Eric Berthoud

Cher ami,

Souffrez que sous la coupole de votre ciel, à l'heure de votre glorieuse vesprée, je vous remercie de vous avoir rencontré. C'était à Neuchâtel, en 1959, avec ceux qui fondèrent le Groupe romand de l'Ethnie française d'Europe, baptisé Association romande de solidarité francophone dix ans après. Pas plus qu'aujourd'hui vous ne paraissiez enfant du siècle. Trop discret pour vous dire auteur, votre chef d'argent m'éblouissait du haut de votre noble stature, eût dit Gustave Claudin dans *Mes souvenirs, les boulevards de 1840 à 1870.* Et je vous écoutais, fasciné par l'aisance volubile et joviale qu'enviait à vos élèves et à vos lecteurs le bibliothécaire de la cité des Guillaume Farel et des Louis Bourguet.

Vous apportiez de votre Ajoie l'esprit de fraîcheur et le souffle naturaliste avec lesquels il convenait de relire le *Droit des gens* de notre Vattel, réservé à un peuple imbu de coutumiers puritains, mû par les horloges théologiques. Cendrars, Nicolet avaient mis la bourlingue. Romands, Valdôtains, Wallons, Bruxellois et Français se trouvaient une responsabilité commune au-delà des frontières politiques, se liaient d'amitié dans les salons de l'hôtel DuPeyrou. Alfred Lombard — la mort en 1972 l'empêchera de se plaindre que « les foulques ne plongent plus comme autrefois ! » — n'en revenait pas de l'écho qu'éveillait en nous *Une terre, une langue,* paru il y avait trente ans. Ç'allait être la Carte du Tendre d'une aventure que l'Emulation encouragerait.

Nous nous revîmes à Bruxelles, à Dijon, en juin 1963 (avec Jean Reymond et Aldo Dami, dans votre voiture, pour aller loger à Fontaine-lès-Dijon, patrie de saint Bernard, Hôtel Les Cotottes, faute de place au Grand Hôtel de la Cloche ; je partageais ma chambre avec Aldo — combien de fois devait-il me le rappeler, jusqu'á sa mort à Genève le 9 octobre 1977, fervent Bellettrien de soixante-dix-neuf ans, défenseur des minorités politiques et linguistiques, mais «devant Dieu, je suis géographe»

proclamait «le dernier des Gibelins»! —; Dami à l'éternelle serviette gonflée de documents, à la prothèse acoustique dont la sirène sifflait, jusqu'à ce qu'elle fût réglée, pour annoncer le début de nos séances, alors que ses articles irritaient Lombard à cause des parenthèses, l'une s'ouvrant sans que l'on sût où l'autre allait se fermer. Puis ce furent Aoste, Liège, Paris. Le cercle des amitiés n'en finissait pas de s'agrandir, hors tout narcissisme. René Braichet (1910-1977), professeur de journalisme, nous égayait de son rire saccadé, entre deux pipes.

J'éprouvais le sentiment d'une «affection de plus», selon le mot de Thurmann rapporté par P.-O. Walzer dans son Introduction à l'*Anthologie jurassienne,* où vous occupez plusieurs pages: vie, bibliographie, extraits, notices sur Virgile Rossel et Hilaire Theurillat. Je respirais mieux en votre présence, tant vous restiez et êtes toujours à la fois vous-même et le Jura et la Francophonie: trois sources dans lesquelles la conscience romande puise de nouvelles forces. Que d'émulation, sans hyperbole ni litote! Plus que tout autre, vous êtes sorti sans nous quitter. Votre thèse en Sorbonne sur *Edouard Rod et le cosmopolitisme* — Rod porta le béret vert à Lausanne de 1876 à 1878 — ne vous a pas fait perdre l'«axe de justesse» de votre cœur, transmué en celui de Jean Desroches. Votre *Terre aimée* exprime ainsi votre sens de l'universel, parce que nourri de la sève ancestrale. Les labeurs des champs et des saisons façonnent le rythme de votre langue, vous épargnent l'engouement des modes et des chapelles littéraires. Le concret vous a rendu sociable et humaniste, les idées ne vous ont point réduit à l'état d'idéologue, et vous avez nommé vos seuls adversaires «les fanatiques de Guillaume Tell». La douceur des choses donne son mordant à votre style. Vous avez l'humour catholique et gallican.

Mon ouvrage sur le bibliophile Jacob cite votre *Paul de Saint-Victor.* Vous y notez qu'aux obsèques de son ami «les cordons du poêle étaient tenus par Paul Lacroix...». Dans son *Courrier littéraire* de 1954, Emile Henriot vous décerne cet éloge: «Il est bon que de temps à autre un chercheur dévoué vienne donner un coup de plumeau à ces bustes du grenier des lettres.» Tout modeste que vous êtes, je ne sais si vous acceptez que l'on prenne votre plume pour une époussette! Je sens plutôt qu'à l'école de Taine, vous avez compris que la critique consiste moins à percer le mystère du génie qu'à percevoir les traits communs d'un peuple, d'une société, d'une époque malgré qu'en ait l'écrivain original.

Je vous ai vu fidèle aux Fêtes du peuple, partager l'enthousiasme libérateur, sans fanatisme ni arrogance. Je vous ai revu fidèle aux retrouvailles de l'Ethnie française à Delémont, le 31 août 1979, sur l'initiative de Stéphane Brabant, vice-président de la Fondation Charles Plisnier,

après la Ve Conférence des communautés ethniques de langue française, où nous fûmes commensaux sous la tente du banquet de clôture.

Des nouvelles de Paris? Je m'y suis rendu deux fois l'an dernier: du 29 novembre au 1er décembre, colloque d'Europe Enseignement au Palais du Luxembourg; les 16 et 17 décembre, au siège de l'Association francophone d'accueil et de liaison, 47, rue de Lille, séances du Comité permanent des communautés, puis du Bureau exécutif de l'Ethnie française.

Ouvrant le colloque le 29 novembre, le recteur Gérald Antoine, professeur à la Sorbonne, agrégé de grammaire, commença par demander que l'on mît une virgule dans le titre du programme: «L'avenir du Français dans le monde, et l'enseignement international». Quelle aubaine que d'écouter cet homme souriant, détendu, d'une étonnante vivacité d'esprit, dont j'avais lu plusieurs études sur les académies, les universités, la décentralisation intellectuelle! Voici quelques-unes des remarques entendues de lui pendant ces journées: «On néglige l'enseignement du français en France», «Méfions-nous des méthodologies qui viennent de Paris!», «Il faut concilier la sauvegarde de l'humanisme et les nécessités de la technologie», «Contrôler la langue d'une manière policière, comme Vaugelas, c'est fini!», «Relire Du Bellay.., à l'écoute des patois», «C'est la puissance économique des Etats-Unis qui a fait de l'anglais la première langue internationale», «L'étranger va commencer à dire aux Français: dites donc, parlez mieux!»

Quelques mois après ces constats, dont l'essentiel figure dans les articles de Roger Cans: «Qui parlera français en l'an 2000?» (*Le Monde,* 5, 6 et 7.12.79), un Allemand, interprète de conférences, a réagi: «Le mauvais exemple est donné par le président de la République: dans les rencontres avec son homologue allemand, il parle... anglais. Certains de ses ministres suivent cet exemple (...). Quel découragement pour ceux qui essaient de s'exprimer en français!» (*Le Monde,* 26.2.80)

Daniel Malingre — un costaud dans la quarantaine, maître des requêtes au Conseil d'Etat, maire de sa ville de Chagny (Saône-et-Loire) —, rapporteur général du colloque, a pris la peine de relever que «toute politique de la langue française suppose aussi une action à l'intérieur de chaque pays francophone; nous appelons d'autres réunions où les pays francophones analysent leurs problèmes internes. La nation connaît la diversité, au contraire des pouvoirs centraux».

Nous retiendrons surtout, de tout cela, l'appel à la solidarité francophone.

Ce 30 novembre 1979, le ciel est bleu et le soleil allume le jardin du Luxembourg, tandis que je m'y balade avant la séance du matin. L'air

est frais, le gazon givré, les pensées jaunes et bleues des plates-bandes s'éveillent et je contemple jeunes et vieux faire du pas de course le long des pelouses et des allées, autour du Palais. A l'entrée, les gardes républicains font le quart devant leur guérite de plexiglas. Après les discours, je vais déjeuner au «Tournon». J'y reconnais l'un des congressistes, Jean-Paul Colin, maître-assistant de linguistique française à l'Université de Besançon, auteur du *Nouveau dictionnaire des difficultés du Français.* Chandail rouge et blouson brun, Colin me dit qu'il travaille maintenant au *Larousse universel.* Je fais remarquer à mon voisin de table l'heureux effet du jumelage de Besançon et de Neuchâtel.

Peu après huit heures du matin, le 1er décembre, par un ciel gris et un peu de bise, je passe de mon «Hôtel du Sénat» au tabac-journaux de la rue de Seine acheter des Boyards. La vendeuse tempête contre le gaspillage du papier, se rappelle qu'elle n'a pas porté *Le Nouvel Observateur* et *L'Express* à la bibliothèque du Sénat. Comme je me rends au Palais, elle me prie de remettre les livraisons au concierge de la part de Madame Marinette. Fierté de remplir mon ancien rôle de bibliothécaire, faute d'être sénateur, inscrit ou non!

Dans le train du retour, ce samedi soir-là, je reprends la lecture de votre *Paris quand même ou Le Piéton impénitent.* Entre les cahots du «Jean-Jacques Rousseau», je copie sur une fiche: page 118, à propos du roman sur le Quartier latin, «Je croyais à la simplicité et à la spontanéité, parce que ces deux qualités demeurent toujours neuves, actuelles, positives»; à l'arrivée à Dijon, page 120, au sujet de Léon Deffoux, «don de naïveté et d'émotion» qui «fait le vrai critique et le véritable essayiste». Dans l'Introduction à son anthologie des *Ecrivains de Suisse française* (1961), Charly Guyot — de deux ans votre aîné — aurait dû vous nommer avec Albert Béguin et Marcel Raymond parmi ceux qui «ont apporté à la critique littéraire française une contribution essentielle».

Le cahier de l'Alliance culturelle romande sur *Le Jura, terre romande* (No 17, juin 1971) donne, sous votre signature, un vivant portrait de la Société jurassienne d'Emulation. Elle «est un peu pour le Jura ce qu'est l'Académie française pour la France... mais elle ne possède pas de coupole, ni au bout du pont ni quelque part». De retour dans la capitale, j'avais rendez-vous le dimanche 16 décembre au siège de l'A.F.A.L., 47, rue de Lille, à dix heures, pour la réunion des Communautés et celle de L'Ethnie. J'espérais vous y voir. J'avais une heure d'avance. Extrait de mon bloc-notes: «9 heures, quai Voltaire. Ciel bleu, légère brume au loin. Le soleil illumine les fenêtres outre-Seine. Je m'arrête au milieu du pont du Carrousel. A l'ouest, celui des Arts est coupé aux deux tiers,

rive droite. La coupole de l'Institut se détache sur des bandes de nuages dorés. Plus loin se dessinent la pointe du Vert-Galant, la flèche de la-Sainte-Chapelle, les tours de Notre-Dame. L'eau a des reflets bruns ».

Rue de Lille, l'accueil est amène. Plaisir de retrouver Alain Généreux, Olivier Gohin et Michel Cattanéo, tous deux de Solidarité Jeunesse francophone, et de faire la connaissance du Valdôtain Joseph-Gabriel Rivolin. J'enregistre l'active présence de Philippe Rossillon, fondateur des Amitiés acadiennes (65, bd des Invalides, 75007 Paris). Michel Eude, président et dernier survivant du Comité de France, participe l'après-midi à la réunion du bureau exécutif de l'A.E.E.F. animé par Stéphane Brabant.

La VIe Conférence des communautés se déroulera à Caraquet (Nouveau-Brunswick) au milieu de juillet 1980. Les acadiens souffrent de solitude, ont besoin d'une bonne bouffée d'air français. « Parler de la Francophonie ? » écrit Jacques Cellard. « Oui, avec discrétion. Mais l'écouter d'abord » (*Le Monde Dimanche,* 10.2.80). Est-ce outre-mer que seront aussi fêtés vos quatre-vingts ans de gaieté frondeuse, de candeur primesautière ?

Edgar Faure et Pierre Emmanuel viennent de lancer l'idée d'une Académie internationale francophone. Quel Arsène Houssaye vous réservera le premier des quarante et un fauteuils, multipliés sans doute par cent ou plus ? En attendant, les coupoles de la diverse francité s'unissent pour former un ciel où retentit à votre adresse, cher ami, l'écho des félicitations et des vœux d'immortalité qui s'élèvent de votre terre aimée.

Eric Berthoud